

## Bozar

### Le parlement des écrivain·e·s 14 Déc.'23

#### Ish Ait Hamou

Quand on me demandait : « Pourquoi écrivez-vous ? », la petite voix de l'enfant qui sommeille en moi se faisait plus forte que la voix réfléchie de l'adulte que j'étais devenu. « Parce que ça me plaît », n'ai-je cessé d'entendre. *Ça me plaît*. Faire danser les mots sur le papier, ça me plaisait. Entendre des mots dans un certain ordre, ça me plaisait, qu'ils retentissent à la cadence d'une valse viennoise ou sur le rythme Boom bap de la musique hip-hop new-yorkaise avec laquelle j'ai grandi.

Ça me plaisait parce que les mots me rendaient visible. Non aux yeux de mon entourage, celles et ceux qui voyaient celui qu'ils avaient décidé que j'étais, mais à mes propres yeux. J'ai découvert qui j'étais car les mots sur le papier fonctionnaient comme les lignes du plan d'une maison. Ils m'ont appris à connaître mes fondations, ce qu'il était possible de démolir et ce qui ne devait pas l'être, ce sur quoi on pouvait poursuivre la construction et les endroits où il n'y avait pas assez de surface portante, les pièces secrètes dissimulées en moi et celles assez solides pour que j'y accueille une foule d'invités. Les mots ont été le début de la lumière, les débuts de la découverte, le commencement de ma croissance. Me découvrir moi-même, c'était découvrir l'autre. Là où j'étais, il y avait également l'autre. Je ne me reconnaissais dans les autres que parce que les mots m'avaient esquissé une image de celui que j'étais. Voir l'autre pour de bon supposait que je me visse moi-même.

Si j'aimais écrire des mots, je préférais rester sourd à ceux que je percevais hors des murs de la maison. Par exemple quand, aux paroles chaleureuses de parents bien intentionnés, se substituaient celles, glaciales, d'une génération qui usait des guerres du passé comme fondement de la société. Parce qu'en les entendant, il m'arrivait de douter : Suis-je un être humain ? Je n'étais pas un garçon. J'étais un musulman. J'étais un Marocain. Autant de mots qui, sur le papier, faisaient briller mes yeux, mais qui, prononcés, faisaient saigner mes oreilles. Parce que les prononcer, c'était faire apparaître un petit adjectif. *Sale*. Un simple mot de 4 lettres. Mais à force d'être répété, il faisait du gamin que j'étais un adulte. D'incertitude, ce quelque chose qui se devait d'encore grandir, je devenais certitude, cette chose avec laquelle il fallait agir. D'allié, je devenais danger. Les mots qui dansaient avec grâce sur des mélodies en nous faisant rire et rêver, en parvenant même à effleurer l'âme intangible, se transformaient en un rythme de métronome. Tic. Tic. Tic. Sans prévenir, les mots marchaient au pas cadencé sur le rythme de la peur et des tensions. Ils visaient la dislocation, non plus la réconciliation. Ils disloquaient l'homme de l'homme. Les mots se faisaient les soldats d'une guerre dont le sens m'échappait. Tout à coup, ils ne me plaisaient plus. Ils me terrifiaient. Ils se noyaient dans la salive de ceux qui cherchaient à les transformer en balles ou restaient sur la langue de ceux qui n'osaient pas proclamer la paix. L'internet fournissant un mégaphone, ils se sont faits bombes. Sans le vouloir, ils sont devenus le point de départ de guerres sans fin, de tueries sans conscience, de destructions dans l'indifférence.

Les mots avaient cessé de me plaire. Ils étaient dangereux. Un beau jour, bien plus tard, j'ai pris conscience qu'ils étaient plus importants que je ne me le figurais. Ils étaient là non seulement pour m'aider à me découvrir, mais aussi, et toujours plus, pour me protéger. Mes mots, il me fallait les aiguiser, les acérer, les aguerrir, les polir. Peut-être les Anglais ont-ils compris avant nous que les mots pouvaient servir d'épées quand, l'empathie ne suffisant plus, ceux-ci devaient entrer en guerre. On doit en effet à nos voisins insulaires deux mots quasi similaires, *swordsmith* et *wordsmith*, que la frontière la plus ténue sépare. Une façon de rappeler que les deux peuvent conduire à des champs de bataille. Les mots se sont faits plus importants que les actes. Tout le bien qu'une personne faisait résistait de moins en moins à tout le mal qu'on disait de cette dernière. Plus on négligeait les mots et leurs nuances, moins on discernait les nuances des uns des autres. On fixait tellement les Lumières qu'on devenait aveugles à la spiritualité qui se trouve dans et derrière le Verbe. Si on a l'impression que le monde brûle, c'est parce qu'on utilise les mots comme du petit bois. Et on laisse les choses se faire. On laisse des populations s'appropriier le terme « ténèbres ». On laisse des gens s'approprier le substantif « bêtes ». On tolère l'enfouissement des mots comme autant de mines terrestres et on se regarde avec horreur marcher dessus. Un mot devrait nous donner plus que ce qu'il nous enlève. Pour chaque mot utilisé en vue de déshumaniser autrui, il convient d'écrire un livre qui rende à l'homme sa dignité.

Les mots. Que pourraient-ils bien penser de ceux qui règnent sur eux ? Que pourraient-ils bien penser à chaque fois qu'on les utilise, non pour nous rapprocher, mais pour nous détruire, nous briser, nous tuer les uns les autres ? J'ai toujours pensé que le plus grand rêve d'un mot, c'est de faire partie d'une phrase. En regardant les actualités ces derniers temps, en entendant ce qui se dit sur la question israélo-palestinienne, je me demande si le plus grand rêve d'un mot n'est pas de voir disparaître la voix de l'homme. Quand bien même cette voix peut revêtir une grande beauté.

Donc, si je dois répondre à la question : « Pourquoi écrivez-vous ? », voici, en fin de compte, ma réponse : J'écris parce que ça plaît à l'enfant en moi et j'écris parce que l'adulte en moi estime que c'est important. J'écris parce que j'estime cela nécessaire et parce que le monde – je le dis en toute humilité – en a peut-être besoin lui aussi. Le mot est une balise d'espoir. Il nous offre une chance, au-delà de nos différences et de nos instincts de survie, de faire droit aux sentiments des uns et des autres.

J'écris parce que je veux veiller, à ma façon, sur la frontière qui sépare *swordsmith* et *wordsmith*. Car si les horreurs d'un monde en feu nous empêchent de dormir, que restera-t-il de nous lorsque le mot verra son rêve ultime brisé ? Le rêve qu'il utilise comme fil pour suturer les déchirures de notre société.

## **Martha Claeys – Choose your own adventure**

L'avenir en six actes

1

Ognenny Gorod, Sibérie orientale, 2049

En trois ans, on a érigé une ville sur les terres brûlées de la taïga sibérienne. Les gens qui fuient les hautes températures peuvent s'y établir moyennant une somme d'argent considérable. Dans des annonces diffusées dans le monde entier, les autorités locales leur promettent des logements à l'épreuve des conditions climatiques. Le centre-ville est calme. À la périphérie, des milliers d'aventuriers attendent leur tour dans des campements. La plupart des biens immobiliers, inoccupés pour le moment, sont entre les mains de spéculateurs. Sur le milliard et demi de réfugiés climatiques, seule une fraction peut s'installer à Ognenny Gorod.

Depuis que les agriculteurs de l'Oregon ont illégalement ouvert le bassin de Klamath pour irriguer leurs champs, de plus en plus de villes fantômes apparaissent aux États-Unis, à l'exemple de ce qui s'est passé sur les côtes galloises et néerlandaises. Certains partent sans presque rien, dans l'espoir de revenir un jour. Ceux qui ont fait leur pelote s'installent définitivement dans l'une des dizaines de villes nouvelles du Nord.

2

Anvers, Belgique, 2037

La bourgmestre conclut des accords bilatéraux de migration avec des pays d'Asie frappés par des inondations et des vagues de chaleur. Pour faire face au vieillissement croissant de la population belge, on a besoin de bras. Proportionnellement, la population active devient en effet trop faible. En adoptant le programme « logements d'abord », Anvers entend racheter des maisons vacantes pour y loger des nouveaux arrivants. Afin de favoriser l'intégration, on abat de plus en plus les murs séparant les jardins des blocs résidentiels. Le projet n'en est qu'à ses premiers balbutiements, mais les rues qui y participent se montrent positives. La bourgmestre est ravie : « On rencontre moins d'opposition que prévu, je pense que les gens se rendent compte que la migration n'est pas le problème, mais bien plutôt la solution. »

3

Santa Maria di Leuca, Italie, 2051

Sur la côte, l'odeur des morts échoués est insupportable. Depuis la pandémie de 2045, on ne s'est pas débarrassé des cadavres. Le ressac berce les corps enflés comme autant de créatures gonflables dont on se serait débarrassé. À la frontière européenne, digues et murs se succèdent. Aux endroits difficilement accessibles, on a tendu des barbelés. À la suite de l'extinction de l'abeille européenne et de la crise alimentaire qui s'en est suivie en 2030, les Européens ont voté en masse pour des partis qui promettaient d'endiguer l'immigration.

4

Washington DC, États-Unis, 2028

Quatre ans après la troisième candidature de son père, Ivanka Trump remporte la course à la Maison Blanche. Pour les féministes, la première femme présidente représente une victoire, mais une victoire douce-amère. Trump a gagné en popularité lorsqu'elle est devenue, en 2025, la figure de proue des *trad wives*, ces épouses qui respectent les rôles traditionnellement attribués aux hommes et aux femmes. Candidate à la présidence, Ivanka a réussi un grand coup en faisant sien le message que ces *trad wives* proclamaient depuis des années sur tiktok : les femmes sont les gestionnaires du foyer. Grâce au slogan « L'Amérique, notre maison », Trump a convaincu plus de la moitié des Américains que le pays lui-même pouvait tirer profit du leadership d'une femme traditionnelle. En matière de politique, de justice, de défense, etc., elle va se faire assister d'hommes expérimentés. Elle souhaite poursuivre dans la voie tracée par son père et promouvoir les valeurs traditionnelles. On va combattre plus fermement l'avortement et faire marche arrière en ce qui concerne les droits des personnes LGBTQIA+.

5

Maranhão, Brésil, 2067

On ne peut pas dire que le calme règne dans les forêts de l'État du Maranhão. On y entend, entre autres, le coassement de la grenouille chauve-souris, les cliquètements et le bourdonnement de milliers d'insectes et, de temps en temps, le cri du saki noir. Pour les vieux villageois, ce concert naturel est un soulagement comparé au silence assourdissant qui plane sur les hectares de terres agricoles, uniquement interrompu de loin en loin par le râle des tronçonneuses. Depuis l'interdiction de l'exploitation forestière dans leur région, les sons autochtones de leur jeunesse sont peu à peu revenus. Les jeunes générations ne connaissent les vastes champs qu'à travers les récits de leurs parents.

Depuis la vague des dérèglements climatiques des années vingt de ce siècle, la forêt tropicale du Maranhão est reconnue comme personne morale au même titre que d'autres zones naturelles, rivières et écosystèmes. Devant la Cour internationale de Justice de La Haye, on peut poursuivre tant les gouvernements que des institutions privées qui auraient manqué à leur devoir de vigilance à l'égard des entités naturelles ou porté atteinte à leur intégrité de manière déraisonnable.

6

Rien ne dit que ce qui précède va se produire ; rien de ce qui précède ne paraît inconcevable. L'avenir est-il rose ou d'un noir d'encre ? Selon Rebecca Solnit, la question ne se pose pas en ces termes. Quiconque pense avoir la bonne réponse peut s'abstenir d'agir dès aujourd'hui. Les optimistes estiment que les choses finiront par s'arranger, que les progrès technologiques permettront de résoudre bientôt les problèmes, que l'intelligence artificielle nous dictera tout bonnement un jour la solution, que la Terre retrouvera son équilibre. De l'avis des pessimistes, il est déjà trop tard, il est plutôt minuit une que minuit moins une, on a déjà atteint les points de basculement. En se positionnant ainsi, tant les premiers que les seconds n'ont plus qu'à opter pour la léthargie : l'avenir est déjà joué.

Or, affirme Solnit, dans l'incertitude qui plane sur l'avenir, on peut puiser de l'espoir. Si on admet que l'avenir peut prendre telle ou telle autre direction, agir ici et maintenant revêt une

incontestable urgence. « Il est important de dire ce que l'espoir n'est pas, écrit l'auteure américaine. Il ne s'agit pas de croire que tout allait bien, que tout va bien ou que tout ira bien. » L'espoir peut aller de pair avec la peur ou avec le deuil d'un monde perdu. L'espoir demeure vivant tant qu'on voit les possibilités dont recèle le présent. L'espoir, c'est le sentiment que ce que l'on fait, chacun en tant qu'individu ou ensemble avec la force de millions d'individus réunis, a encore de l'importance, sans qu'on sache pour autant ce que ces actions vont donner. Les graines de l'avenir ont été enfouies dans la terre voici bien des années, et chaque jour nous en semons quelques-unes de plus. Certaines sont devenues des arbres, d'autres germent lentement mais sûrement dans un sol pauvre. Dans son livre *Saving Time*, Jenny Odell écrit : « Parfois, voir l'avenir, c'est plutôt regarder autour de soi que devant soi. » Relisez les cinq scénarios qui précèdent. Quelles graines fait-on germer aujourd'hui ? quels arbres va-t-on abattre ?

## Laurent De Sutter – « Oui mais » et « et si »

Dans « Commencement de l'écriture », le premier poème de la seconde partie de *The Opening of the Field* (1960), Robert Duncan écrivait ceci :

« Commencer à écrire. Continuer enfin à écrire. Ecrire enfin pour continuer à commencer.

Surmonter le commencement. Surmonter l'urgence. Surmonter l'écriture en écrivant.

Ne jamais surmonter le commencement. Ecrire maintenant l'écriture. Ne pas surmonter en commençant. »

C'étaient les mots d'un homme qui, parce qu'il avait commencé à écrire depuis longtemps, savait qu'un commencement est ce qui ne finit pas. Commencer, c'est toujours surmonter le commencement dans ce qui est avant tout sa continuation – le fait qu'un commencement demeure toujours intact. Lorsque ça commence, le commencement se déplace avec son surmontement dans une continuité sans suture, où ce qui s'écrit ne cesse de poursuivre ce qui s'écrit. *Parce qu'on commence toujours à écrire, on n'écrit jamais*. La poésie de Duncan, parce qu'elle se voulait héritière, pour partie, de ce qu'on a appelé le « haut modernisme » américain, se voulait aussi un commencement qui le surmonte et échoue à le surmonter. Duncan ne pouvait être Ezra Pound ou Louis Zukofsky ou Charles Olson – mais il ne pouvait pas d'avantage n'être que Duncan : il ne pouvait que continuer à commencer à l'être, donc à n'y jamais arriver. De cette impossibilité qui était aussi une possibilité d'écriture, Samuel Beckett avait donné sa version personnelle sept ans auparavant, dans les dernières lignes de *L'innommable* :

« Il faut continuer, je ne peux pas continuer, il faut continuer, je vais donc continuer, il faut dire des mots, tant qu'il y en a, il faut les dire, jusqu'à ce qu'ils me trouvent, jusqu'à ce qu'ils me disent, étrange peine, étrange faute, il faut continuer, c'est peut-être déjà fait, ils m'ont peut-être déjà dit, ils m'ont peut-être porté jusqu'au seuil de mon histoire, devant la porte qui s'ouvre sur mon histoire, ça m'étonnerait, si elle s'ouvre, ça va être moi, ça va être le silence, là où je suis, je ne sais pas, je ne le saurai jamais, dans le silence on ne sait pas, il faut continuer, je ne peux pas continuer, je vais continuer. »

On peut pas écrire, donc on doit écrire ; on ne peut pas continuer, donc on doit continuer. Là où règne une impossibilité doit surgir, de manière nécessaire, une possibilité. Là où il ne semble plus y avoir de commencement possible, tout commence – pourvu qu'en effet cela continue. A l'époque, ces mots avaient été interprétés comme s'ils incarnaient une sorte de renoncement. De même que la poésie de Duncan semblait marquer un point d'absence, où l'écriture se viderait en elle-même pour n'en plus laisser derrière elle que le songe, le fantôme ou le rêve, le monologue de Beckett brossait le paysage désolé d'une tragédie voué à la perplexité douloureuse du silence. On disait, à la fin des années 1950 : « incommunication ». Mais il n'en était rien. Comme l'écrivait Duncan, « continuer enfin à écrire » ne marquait ni une fin, ni un

échec. L'impossibilité de commencer, ou de surmonter le commencement, était une impossibilité qui n'existait que parce qu'on le voulait bien – parce que *quelqu'un*, quelque part, le voulait bien. En vérité, il y avait, dans cette impossibilité, toute un monde – et écrire constituait une manière d'affronter ce monde, c'est-à-dire de l'explorer. Plutôt qu'un « oui mais » qui signifierait que la poésie, que le faire magnifique et terrible de la poésie, devrait désormais échouer, elle signifiait un « et si » qui disait tout le contraire. Il y a un rêve de la poésie, qui est aussi le rêve de la pensée : le rêve d'une fabulation qui serait déjà son dépassement ou son surmontement – qui serait déjà une action, un faire, une *poesis*, d'exister contre tout impossible, c'est-à-dire tout rêve au sens strict. *Parce que c'est impossible, c'est possible*. Mais aussi : parce que c'est une possibilité, alors c'est déjà un rêve qui agit, qui commence, qui surmonte et qui continue. C'est déjà *là* – quand bien même ça ne le serait jamais.

## Ruth Lasters

Poste à pourvoir

*« Tu ne veux pas te sentir pleinement femme ? » « Pas encore rencontré le vrai amour ? »  
« Ne me dis pas que tu ignores ce que tu peux y gagner ! » « Aurait-il des spermatozoïdes trop  
lents ? »  
« Es-tu pessimiste au point de trouver le monde trop mal fichu pour ça ? » « Tu ne trouves pas  
ce choix contre-nature ? »  
« Qu'est-ce qui te fait peur au juste ? » « Échouer en tant que mère, c'est ça, hein, reconnais  
que c'est ça ! »  
« Perdre du sang tous les mois pour rien ! T'aurais pas préféré naître homme ? » « Tu ne veux  
donc rien transmettre ? »*

Dans la saumure qui déborde  
de non-mères volontaires  
faute d'exceller au crawl ou à la brasse  
on se retrouve elle et elle et moi  
aspirées vers le fond  
par des milliers de questions.

De même qu'il arrive qu'on recueille  
sur un mouchoir blanc  
la preuve de l'intégrité de l'hymen

de même moi, m'étant extirpée de ce bain,  
j'espère voir quelqu'un recueillir  
dans une serviette immaculée  
ma chimérique maternité

sans l'altérer. Celui-là sur mon chemin, le plus ou le mieux  
(ou les deux, je n'ai pas encore décidé) mis à mal :  
je lui/leur réserve mon « Chut »  
dénué de jugement, mes consolateurs écrous borgnes

pour les pas-de-vis nus de tout  
le « peut-être jamais », ma caresse estivale  
qui regorge de Nord's perdus  
très lentement réchauffés en moi.

Postuler, c'est possible en se ceignant  
de la serviette la plus blanche  
– plus blanche, de grâce, plus blanche ! –  
ici sur le bord du bac. Mais écarter-vous  
une seconde, merci, on est en train d'y déverser

quantité de sel, vinaigre et poivre en grains  
pour renforcer la saumure. Ça pique méchamment  
la peau et les yeux, alors qu'ici par décret officiel  
les lunettes de natation sont pour le moment  
et jusqu'à la ménopause – au moins soixante ovulations de plus –  
strictement interdites.

Sirène

Oseriez-vous entrer dans une centrifugeuse  
qui exsuderait tous vos désirs en véritables souhaits  
et caprices propres à vous, dont un bras roué  
et chevronné vous a gavé ? Une bouchée pour le cours de la bourse,  
une bouchée pour les voisins, une autre pour le Saint SipWell à la longue clause blanche.

Tête tournant après les tours du tambour, oseriez-vous regarder  
l'écran sur lequel apparaît, à la vue de tous,  
le pourcentage des choix qui sont réellement vôtres ?  
Votre terrasse en bois tropical, votre voyage en Nouvelle-Zélande,  
votre guerre à plein temps au bureau  
pour une paix hybride avec de la laque métallique, votre vote aux élections, votre munchkin,  
votre progéniture et moi ?

Non ? Pas même si, le cycle terminé,  
la machine déversait pièces et billets  
sorte d'indemnité pour ailes rognées en dédommagement de la liberté dérobée,  
de quoi acheter dans les boutiques environnantes  
une combinaison de parachutisme, un télescope, un sac de couchage à capuche,  
un ensemble robe de chambre aux poches remplies de bons de réduction pour des hôtels de  
rendez-vous  
« très discrets, jours ouvrables », « Bettwäsche im Preis ».

Non ? Alors – pas plus que moi – vous n'osez toujours pas entrer dans cette machine ?  
Et si le résultat du centrifugeage était strictement privé ?  
À moins, bien sûr, que quelqu'un ne se révèle désir fondamental pur à 100 %  
exempt de toute influence. Dans ce cas la turbine mugirait à bloc sur la place

du marché et tournoierait incoercible jusqu'à ce que  
ce pur authentique ne puisse plus en sortir sur ses pieds.  
Tandis que de la horde des observateurs, la tournure « vice de construction »  
se ferait aussi fréquemment entendre que « sécurité nationale ».

Monnaie

Encore deux sommeils, Orogita. Et on aura comme au début  
de chaque mois déterminé la nouvelle unité monétaire.  
Ce ne sera probablement pas « Souplesse » : c'était la monnaie planétaire

de janvier. Les plus riches ont alors acheté  
en une seule suite de saltos une villa livrée avec  
un cheval blanc sellé. Une souple cambrure du dos, et on obtenait

un prix  
du pain de ce jour en février : une châtaigne commune  
ramassée l'automne précédent. Et en décembre, on acquérait

un sauna parfumé tout équipé contre vingt cils d'enfants.  
Trois semaines avant Noël, tous ceux de moins de douze ans  
avaient déjà les paupières plumées.

Roule-toi encore sur le ventre, Orogita, contre les peluches blanches  
de la faim et la soif qui t'irritent la gorge  
depuis que ta mère – « Elle... elle *she... mine... field.. she...* » Moulinets des bras.

Patience, ma mignonne, dès après-demain, on saura si une personne fortunée va faire en mars  
du commerce en gros de vieilles bagues de pigeons primés, de notes d'une hauteur insensée,  
chantées à la perfection, d'yeux de poissons

ou de variétés de câlins. Et qui plus est réduite à l'indigence :  
dont les caresses hésitent, comme si elles dégoulinaient du bout des doigts d'un mousseur de  
robinet usé.

## Osselets

Si des gens qui prennent tout le temps le train à travers la roche,  
à travers les montagnes taillées ô prouesse par notre espèce

plus courageux, plus obstinés  
dans leur croyance en des voies d'accès  
à l'autre, rien qu'en quelques coups de cils

parvenir à percer l'entêté granit  
et démolir chaque reproche  
vacant et moisi – le stucateur n'est jamais venu.

Nous aurions pu jouer aux osselets  
avec tous ces débris de roches amputées  
pour construire des voies ferrées,  
pour se frayer un passage,

lançant ces cailloux  
en l'air à chaque silence pesant, les rattrapant  
dans la paume puis les replaçant  
sur les phalanges. Et de les lancer

toujours plus haut, plus frénétiquement, ces débris de roche acérés  
à mesure qu'on éprouvait des difficultés  
à parler. Et à supposer qu'on soit tombé

lors d'un *blind date* sur une personne  
aux doigts intacts, inaltérés,  
on aurait pu détaler, juste à temps,  
en frémissant.

## **Antoine Wauters – Discours des questions**

Un jour nous avons connu la lumière. À présent, c'est la nuit. Où va-t-elle quand on ne la voit plus ? Se peut-il que la lumière reste cachée quelque part, en suspension, sans qu'on puisse l'approcher ? Comme la dernière note d'un chant qui continue de vibrer après que tout s'est tu ? Ou comme la voix des morts ? Disparu, monsieur le président, ce qui a brillé continue-t-il d'exister sous une autre forme ? D'autres couleurs ? Où va la lumière ? Que devient-elle quand elle échappe aux heures et à nos yeux ? Et, puisqu'il est admis qu'il y eut un jour de la lumière, étant admis que nos peaux sont cuites et tannées de partout, nous demandons : comment, pourquoi et en vertu de quoi ne l'avons-nous pas choyée ? N'avons-nous pas veillé sur elle ? Comment ne pas l'avoir vue s'éteindre ? Ou, du moins, comment avoir accepté de reconnaître qu'elle s'éteignait ?... Ne répondez pas. Chut. Nous avons d'autres choses à dire. D'autres questions. Plus tard, vous répondrez plus tard... Quelles autres questions ? Trois milliards, monsieur le président, car nous sommes trois milliards, trois milliards de torpeurs et de voix enfouies sous des protège-nez. Chut. Ce ne sont pas seulement des mots, monsieur le président, nos questions vivent. Nous les lançons dans les ténèbres avec la force de qui n'espère rien mais attend tout. Nous voulons qu'elles touchent la matière, et de notre douleur fassent des bourgeons. Nous les portons par la parole, pourtant ce ne sont ni des formules ni des discours. Mais nos nerfs, nos nuits blanches, nos santés bousillées en même temps que notre incapacité à dire le mot "avenir" sans éclater de rire, monsieur le président. Dites-nous. Apprenez-nous à dire le mot "avenir" sans éclater de rire... Chut. Nous ne sommes pas en train de dire que nous ne vous aimons pas, mais vos formules à l'emporte-pièce, vos réponses "sur-le-champ", vos engagements bidon... Dire que nous vous aimions, hier. Vous aviez notre confiance. Sans contredit, nous vous l'avions donnée... Qui sommes-nous pour parler ainsi ? Ceux qui ne dorment plus, contrairement à vous, qui n'avez besoin que de trois heures par nuit, dites-vous, et vous vous en gaussez.

Nouvelle question : savez-vous pourquoi on aimerait dormir ?... Ha ha ! Pas du tout ! Monsieur le président, ça n'a strictement rien à voir ! Totalement hors sujet ! Le travail ne nous intéresse pas. À part vous, plus personne n'y croit. C'est une chimère aux yeux vairons. Non, nous voulons dormir pour atteindre la matière du rêve, sa rondeur. Nous tenir au milieu d'images floues et de pensées qui ne doivent qu'à nous-mêmes, voilà ce que nous voulons... Nous sommes lyriques ? Oui, mais c'est l'absence de sommeil qui en est la cause. L'absence de sommeil est notre inspiration. Vous le savez mieux que personne : le lyrisme sauve. D'où ceci : comment se fait-il que nous ne soyons pas encore morts ? Comment se fait-il que nous n'ayons pas renoncé ? Que nous soyons à vous parler, aspirant à relancer nos rêves plutôt qu'au repos éternel, hein ? D'autre part – chut, c'est nous qui parlons –, comment se fait-il que nous pensions à notre vie et à nos libertés comme à des choses lointaines qui ne reviendront plus, monsieur le président des ténèbres ? Notre jeunesse est morte avant d'avoir paru. Nous avons 18 ans, nous en avons 20, 23, 26, et nous voilà, à la dérive, entre le monde de l'enfance et le monde adulte, l'un et l'autre se refusant pareillement. L'un et l'autre comme des continents perdus. Couillons que nous sommes ! Les bières que nous buvions en terrasse, dès les beaux jours, la première fois où nous avons embrassé le sein d'un garçon, la première fois où nous avons fait du camping sauvage, loin de nos darons, à dix dans la même tente et les mêmes vapeurs de shit marocain, tout cela, nous en avons la nostalgie, comme de la dernière

fraise de la saison ou du goût de la dernière cerise, si vous voyez de quoi nous parlons. Aussi, de même, pourquoi dit-on déjà "ancien monde" pour parler d'hier ? Notre destin serait-il scellé ?... Allez pisser, d'accord. Mais n'oubliez pas votre braguette. Vous oubliez toujours votre braguette, monsieur le président... Déjà fini ?... Vous allez devoir nous laisser ? Vous n'avez plus le temps ? La campagne électorale bat son plein ? Mais qu'est-ce que le temps, dans un monde sans lumière, qu'est-ce que le temps ? Existe-t-il ? Demain, y en aura-t-il encore ? Pour quoi ? Temps et lumière : si c'était une seule et même chose, monsieur le responsable de nos déraisons ? Si la lumière était le visage palpable du temps, sa caresse ? Et s'il n'y a plus de lumière, où va le temps ? Où se cache-t-il ? Et que fait-on ?

Apprenez-nous à respirer dans le tempo. Dites-nous comment ne pas mourir de rire quand on parle de lui, quand on parle d'avenir... Certes. Si nous en sommes là, ce n'est pas juste à cause de vous et de vos tours de passepasse. Il y a nous. Nous avons crû en vous et nous avons eu tort. On ne récolte que notre négligence. Mais tout de même. Il y eut de la lumière et il n'y en a plus. Bonne nuit. Et vous n'avez rien fait. Vous avez regardé décliner le jour comme sur une plage des Baléares, sirotant le Spritz des bienheureux en compagnie de vos amis, ceux possédant le badge vip. Un vent coulis soufflait. Vous étiez heureux. Alors vous avez ôté votre slip de bain et vous vous êtes enfoncé dans la mer, où vous avez nagé, suivi par les sirènes et les poissons d'argent de votre garde rapprochée. Puis vous avez rouvert les yeux et, enfilant votre costume, vous avez fait le job. Dire et promettre des choses que vous ne faisiez pas et ne feriez jamais, d'une part, entreprendre des choses dont vous ne parliez pas et ne parleriez plus, d'autre part. De sorte que la lumière ne s'est pas retirée en une fois, mais en vagues successives, à mesure de vos trahisons et, nous l'admettons, de notre propension au déni... Naturellement. Tout ce que nous disons est enregistré. Nous sommes les hommes creux, nous avons besoin de preuves. Fracturés, schizophrènes sous nos manteaux de pluie, nous ne savons plus où donner de la tête. Trop de réalités, d'avis, de détails, et en même temps plus rien, comme si tout était vide.

La génération qui veut se battre, qui devrait trouver du boulot, sauf qu'il n'y en a plus, qui veut décroître, quitter le monde de l'argent mais ne pas en manquer, la génération des constructeurs de cabanes, incapables d'utiliser le marteau sans se ficher le clou dans le doigt.

D'où notre stupeur. Peut-on tenir encore ? Non. Tiendra-t-on ? Oui. Car nous sommes les champions de la contradiction, nos vies entières sont des contradictions. Et, le veut-on ou non, notre sport préféré ressemble fort au vôtre : ne pas faire ce que nous prévoyons et promettre ce que nous ne ferons pas. L'écartèlement. Nos actes sur le flanc droit, nos impuissances sur l'autre. Avancer, reculer, à gauche, à droite...

Vous, comment faites-vous ? Enfiler votre slip tous les matins, vous laver les dents. Comment faites-vous ?

Il y a plus. Si nous avons accepté de voir mourir la lumière, plutôt que de fermer les yeux, où serions-nous ? N'est-ce pas ça qui a tout bousillé ? Penser que la clarté durerait, tant nous flippions à l'idée qu'elle meure ? Mourir d'avoir voulu vivre à tout prix ? D'en avoir constamment voulu plus ? Et si la lumière ne durait qu'à condition d'accepter qu'on peut la perdre ?

Bonjour. Nous sommes là. Stupides et sans avenir, car nous sommes jeunes, mais avec dans le ventre une vérité qu'aucun bûcher, aucune milice et aucune force de l'ordre ne nous empêchera d'exprimer : la certitude que le plus haut degré de développement de votre système, vos sociétés, vos technologies, votre vitesse, est l'endroit précis où le serpent se mord la queue... Chut. Vous parlez tout le temps, tous les jours. Nous vous regardons, vous savez. L'air d'un petit enfant, vous parlez et parlez encore, avec ce sifflement qui humanise jusqu'à vos perfidies. "Que dit-il encore, ce nigaud ?" hurlent nos darons depuis le sofa, face à la fenêtre donnant sur le parc à pauvres. "Rien ! hurlent nos darons, pour qui chacune de vos apparitions fait figure de crucifixion. Rien de nouveau, Gertrude, rien de spécial." Oui, monsieur le responsable de nos enfermements, monsieur le ministre, monsieur le détenteur des clés du musée de nos contradictions, nos mères s'appellent Gertrude et nos pères Désiré. Nous n'inventons rien. Tout comme vous, qui mentez en nous rassurant et nous rassurez en mentant. Or nous sommes grands. Nous y vivons, dans la réalité. Ce n'est pas elle qui tue, mais vos fourberies. Parlez-nous en adultes. Merci. Des femmes fières, battantes. Des hommes droits. Ni débiles ni bandits. Tendrement. Dites-nous pourquoi nos voix sont pour vous si lointaines, et ce que vous comptez faire pour contrer ce désert qui enfle entre nos mondes. Dites-nous à quoi nous tenir et d'où vient la stupeur. Avec amour. Faites-le. Comme à des frères. Expliquez-nous la suite. Ce qui se produirait par exemple si un jour nous nous endormions tous à la fois, les hommes et les choses, monsieur le président. Ou bien si nous parvenions à l'inverse, en quelque moment désespérément inespéré, à nous réveiller entièrement tous ensemble. Dites-nous.